

## Galets Journal des poètes [Rv]

**Auteur(s) : Rabearivelo, Jean-Joseph**

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

6 Fichier(s)

### Citer cette page

Rabearivelo, Jean-Joseph, *Galets Journal des poètes* [Rv]  
, 30 septembre 1935.

Claire Riffard, équipe francophone, Institut des textes et manuscrits modernes (CNRS-ENS) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 27/04/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/francophone/items/show/2184>

### Description & analyse

DescriptionBon état, mais un carré a été découpé (compte-rendu de *Traduit de la nuit* dans la Rubrique Les livres, article d'Edmond Vandercammen).

Éditeur(s) de la ficheXavier Jar Luce (02-07-2015)

RévisionSylvie Giraud (05-04-2017)

### Informations générales

LangueFrançais

CoteNUM POE REV JP8 Trois suites

Nature du documentRevue

Collation370 x 520 mm

État général du documentBon

Localisation du documentExemplaire de la famille Rabearivelo

### Présentation

Date[30 septembre 1935](#)

GenrePoésie (Poème)

Mentions légalesFiche : équipe Manuscrits francophones, ITEM (CNRS-ENS) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)

Éditeur de la ficheClaire Riffard, équipe francophone, Institut des textes et

manuscrits modernes (CNRS-ENS) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Notice créée par [Xavier Luce](#) Notice créée le 02/07/2015 Dernière modification le 01/09/2022

---

# le JOURNAL des POÈTES

CRÉATION, INFORMATION, CRITIQUE ET TECHNIQUE POÉTIQUES

5, rue des Ebats, Berchem-Sainte-Agathe, Bruxelles (Belgique).

Rédacteur en Chef: PIERRE-LOUIS FLOUQUET. Comité de Direction: Armand BERNIER, Pierre BOU  
GEOIS, R. de JOUVENEL, P.-L. FLOUQUET, Georges MARLOW, René MEURANT, Paul PALGEN, Gaston  
PULINGS, L.-P. THOMAS, Edmond VANDERCAMMEN, Robert VIVIER. Administr.: L. VANDENHEUVEL

Téléphone. 11.62.78

Compte chèque postal: Le Journal des Poètes : 12.201

## DU POÈTE MADECASSE J. J. RABEARIVELO

### Trois suites

#### POINTS D'ORGUE

*pour Armand Guibert.*

1.

Nous écrivons dans une flûte  
comme d'autres sur un tambour,  
et du message qu'elle apporte  
le vent du soir se hante à peine.

Nous écrivons dans une flûte...  
(ah ! d'autres briseraient l'image,  
en la dépouillant de ses rêves,  
pour la rendre moins irréelle !)

Dans une flûte, ô mon enfant,  
et pour le seul enchantement  
de notre ardente solitude  
où chante maint oiseau sans yeux.

2.

Toutes ces personnalités  
qui se disputent ton esprit  
et que sans cesse, tu renies :  
refoulement, subconscient ?

Laissons ces grandes questions  
et tous ces mots trop lourds de sens  
(du moins selon les palabreurs,  
et les scribes, et les freudons !)

Suffit qu'à notre front serpente

2.

— C'était au bord d'un fleuve  
cilié d'herbes  
que nous nous sommes vus,  
ô bien-aimée !

— C'était au bord d'un fleuve  
très glissant  
que nous nous sommes vus,  
ô bien-aimé.

— Il était si glissant,  
ce bord de fleuve.

— Et si je ne vous avais rencontré,  
ô bien-aimé.

— Si nous ne nous étions rencontrés,  
ô bien-aimée,  
l'un de nous se serait glissé !

— Puis vous m'avez aidée à épauler  
ma cruche d'argile,  
ô bien-aimé !

— Aidez-moi donc à épauler à mon tour  
mon cœur de chair,  
ô bien-aimée !

3.

— Ne marchez donc pas sur mon lamba,  
car le soir approche.

— Si je marche sur votre lamba,  
c'est par amour de vous, amie.

— Ne soyez pas si précieux dans ce que  
vous dites :  
votre amour ne fait que de naître dans votre  
bouche !

— Si l'amour parvient aux lèvres,  
c'est qu'il jaillit du cœur.

— Quoi ? un amour conçu par les yeux  
Mais on ferme ces yeux, et il est dissipé ?

— Le mien est un amour conçu par les  
yeux :

Suffit qu'à notre front serpente  
le lacis des roses cueillies !  
Suffit que vibrent dans nos chants  
la joie et la douleur des mots !

Suffit d'un murmure entendu  
des lèvres du Frère secret —  
la seule personnalité  
qui soit en nous noble et divine !

3.

Donne un visage à ce sourire  
dont t'obsède l'ébauche obscure,  
et des paroles à ce chant  
qui déconcerte ton silence :

un cœur, une âme — et non des formes —  
à la chair dure de ce marbre  
que l'ombre de tes mains caressent  
dans les abysses du sommeil ;

et non des ailes ni des rêves  
de vents, d'azur ou d'océans,  
mais simplement la joie amère  
et la volupté d'évoquer

en un cri bref et déchirant  
tous ces royaumes jamais vus,  
à l'albatros aveugle qui  
boitille au fond de tes pensées !

Quel monde neuf verrais-tu pas  
se susciter sous ta baguette !  
Quel monde neuf créé de toi,  
ô Poète, et pour ton salut !

### VARIATIONS

sur d'anciennes chansons des pays hova

pour Pierre Camo.

1.

Au nord, au sommet d'Imanga,  
il est un arbre inconnu.  
Quel arbre, quel arbre donc ?  
Un arbre bleu dont les branches jouent des  
oiseaux.

Au sud, en face d'Imanga,  
il est un arbre inconnu.  
Quel arbre, quel arbre donc ?  
Un arbre qui ploie sous ses fruits.

A l'est d'Imanga, ô vous autres,  
il est un arbre inconnu.  
Quel arbre, quel arbre donc ?  
Un arbre qui verse son ombre là-bas.

A l'ouest d'Imanga, ô vous autres,  
il est un arbre inconnu.  
Quel arbre, quel arbre donc ?  
Un arbre qui garde le tombeau des aïeux.

— Le mien est un amour conçu par les  
yeux :  
j'en vivrai jusque dans mon sommeil !

### GALETS

pour Alfonso Reyes.

1.

Aux abords d'une source, parmi l'herbe,  
au cœur d'une source, sur le gravier,  
j'ai vu jadis au flanc d'une colline  
des galets ruisselants de soleil.

La joie humble mais si profonde  
de pouvoir s'en remplir les mains,  
et de voir ses deux paumes comme  
autant de sources devenues !

Et cette secrète volupté,  
plus troublante qu'un péché,  
de sentir jusqu'au creux de sa poitrine  
la fraîcheur de l'eau qui dégouline !

Comment ne pas aimer la vie  
au point de la disputer désespérément à la  
mort

quand on a ravi à une eau fleurant l'ombre  
de ces beaux cailloux lisses comme la santé !

Et si simples, et si nus — comme toi,  
ô rythme celé de ces chants murmurés aux  
dieux

afin que se double la lourde porte de pierre  
entr'ouverte dans les prairies !

2.

Cette bouche, hélas ! et ces mains ...  
cette bouche qui a voulu prendre au piège  
l'acte magique, le sortilège  
cachés dès l'origine jusque dans les mots  
les plus simples et de tous les jours ;  
et ces mains qui plus d'une fois ont tremblé

## ÉDITIONS

“Les Cahiers du Journal des Poètes,,

### EXTRAIT DU CATALOGUE

**Rose Mystique:**

poèmes, par Henri Ferrare . . . . . 10 fr.

**Ulysse:**

poèmes, par Benjamin Fondane . . . . . 10 fr.

**L'amour en tête:**

poèmes, par Edmond Humeau . . . . . 10 fr.

**Naissance de la Révolte:**

poèmes, par René Meurant . . . . . 7 fr.

**Déluge:**

poèmes, par Charles Plisnier . . . . . 7 fr.

**Le Livre de la Vie Monastique:**

par Rainer Maria Rilke.

**Poèmes parmi les hommes:**

poèmes, par Ilarie Voronca . . . . . 10 fr.

11-8-35  
au poète J. L.  
à la photo

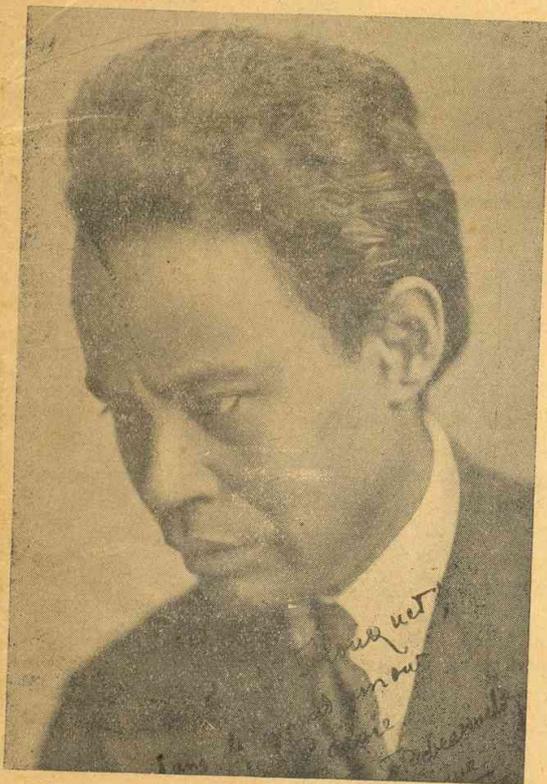
Devant la fragilité des feuilles, des corolles  
trop lourdes de quelques gouttes de rosée ...  
se peut-il qu'au strict midi de leur jeunesse,  
elles sombrent déjà dans le crépuscule de la  
terre ?

Et ces yeux couleur de gemmes que taille  
la nuit,  
amicaux à la grâce heureuse ou triste du  
monde,  
ne doivent-ils plus s'ouvrir  
sur ce qui est ordre et beauté ?

Seront-elles, seront-ils  
parmi les pauvres chéris des dieux ?

3.

Peuple d'ombres, mes amis,  
vous dont les lèvres ne sont plus  
que des pétales réduits en cendres  
puis dispersés comme poussière  
et confondus avec l'humide  
et froide terre de silence  
qui vous enserre sous les fleurs



Jean-Joseph RABEARIVELO

3.

et fait de vous quelle pâture  
stérile et vaine, destinée  
aux racines ivres de terreau !  
Peuple d'ombres, mes amis,  
vous, les trop aimés des dieux  
et qu'ils nous ont ravis tandis  
que vos bras s'unissaient aux nôtres  
pour ceindre d'amples couronnes  
le front des Sœurs mélodieuses,  
ah ! ne m'entourez pas trop  
et que les cadences de vos chants,  
si belles d'être suspendues  
et si beaux d'être inséparables

Un jour encor,  
Entre les feuilles d'ocre et d'or  
Du bois, je vis, avec ses jambes de poil jaune,  
Danser un faune;  
Je l'aperçus aussi, une autre fois,  
Sortir du bois

Le long de la route et s'asseoir sur une borne  
Pour prendre un papillon à l'une de ses cornes.

« Le Vase » dans les « Jeux rustiques et di-  
vins ».

Ces vers, des « Médailles d'argile », sont tout  
aussi typiques :

Alors j'ai dit: voici des flûtes et des corbeilles,  
Mordéz aux fruits;

Ecoutez chanter les abeilles

Et l'humble bruit

De l'osier vert qu'on tresse et des roseaux qu'on coupe.

J'ai dit encore: Ecoute,

Ecoute,

Il y a quelqu'un derrière l'écho,

Debout parmi la vie universelle,

Et qui porte l'arc double et le double flambeau,

Et qu'est nous

Divinement.

L'auteur des « MEDAILLES D'ARGILE »  
emploie fréquemment ces rythmes. Non point  
cependant en suites massives et continues com-  
me Emile Verhaeren qui leur accorde une pré-  
férence toute particulière. Voyez de ce dernier,  
dans: « LES VILLAGES ILLUSOIRES »,  
« Le Vent », « Le Sonneur », « Le Silence »,  
« Le Fossoyeur », « Le Forgeron » et, dans  
les autres recueils, beaucoup d'autres poèmes  
qui se présentent en un mouvement identique.

Si cet iambisme presque continu est une ca-  
ractéristique dominante dans le vers libre de  
Verhaeren, on le retrouve tout aussi typique,  
tout aussi régulier — quoique employé de fa-  
çon moins exclusive — chez des poètes contem-  
porains attachés aux formes les plus moder-  
nistes.

C'est ainsi que je relève chez Pierre-Louis  
Flouquet, le jeune écrivain français qui est  
l'âme même du « JOURNAL DES POETES »,  
un très grand nombre de vers d'une étonnante  
musicalité qui répondent avec une perfection  
absolue aux structures iambiques susdites.

En voici, cueillis parmi d'autres rythmes aux-  
quels ils se mêlent, des exemples d'un haut in-  
térêt, que nous relevons dans « CORPS ET  
AME » (Les Cahiers du « Journal des Poètes »  
Bruxelles, 1933):

Es-tu l'oiseau des bois ?



# AU "PAYS DES FRAIS ÉPIS DE LA LUX

## POÉSIE DU DIVIN YAMATO

— M. Georges Bonneau, excellent poète de « *L'Offrande à l'Infidèle* » et commentateur savant des œuvres d'Albert Samain et de Paul Fort, est l'un de nos meilleurs japonais.

— Docteur ès Lettres japonaises d'une Université Impériale, ancien professeur à l'Université de Kyotô, il dirigea l'Institut Franco-Japonais de la capitale Nipponne avant de présider aux destinées toutes culturelles de la Maison Franco-Japonaise de Kanda (Tôkyô).

— Après la publication d'une importante suite d'études critiques et d'ensembles anthologiques, qui lui valurent, en marge d'une œuvre créatrice personnelle très répandue, les distinctions françaises et japonaises les plus flatteuses, M. Georges Bonneau vient de donner une « Anthologie de la Poésie Japonaise » qui s'impose à l'attention des lettrés par le caractère ramassé et précis de son texte introductif et la perfection des traductions qu'elles réunit, lesquelles d'ailleurs lui sont toutes dues.

Extrêmement vague et fluide, « impressionniste » par nature, la langue japonaise, qui donne souvent lieu pour un même passage à diverses interprétations, procède en poésie plus encore qu'en prose, par allusions souvent ténues plutôt que par affirmations nettes. L'impossibilité presque absolue de créer, dans la plupart des langues occidentales, un système d'équivalence qui ne soit pas un travestissement et rende vraiment le sens subtil de chaque allusion, obligea la presque totalité de ceux qui tentèrent des traductions, à se contenter du mot à mot et du vers à vers, plus ou moins heureusement arrangés, sacrifiant à l'exactitude élémentaire les qualités les plus goûtées des lettrés nippons : l'atmosphère et l'élégance.

Le présent travail de M. Georges Bonneau, fruit de dix années de labeur, tend à prouver que la poésie japonaise peut surtout être traduite fidèlement *en français*. La partie anthologique elle-même, dite par l'auteur *anthologie d'anthologie*, (ce qui est dans la pure tradition japonaise), condense, en un volume maniable et parfaitement présenté, les plus beaux poèmes de la Collection Yoshino. Laquelle, bien que composée de pièces minutieusement triées, est tirée à un si petit nombre d'exemplaires qu'elle en demeure quasiment confidentielle.

On sait que le poète japonais, fort épris de sincérité, n'écrit jamais sans savoir pourquoi, ni sans mesurer sagement son inspiration. De ce fait, le seul genre qu'il conçoit est l'expression rapide de quelque intime émotion, notée en quelques touches puissantes ou délicates. Cette brève effusion lyrique terminée il s'arrête, n'éprouvant pas le besoin de développement. De même façon, en présence d'un beau spectacle ou devant la nais-

idées, tantôt lorsqu'on admirait la fleur ou qu'on enviait l'oiseau, tantôt lorsqu'on était ému à la vue du brouillard ou attristé par la rosée. Pour voyager au loin, on part de l'endroit où l'on s'est dressé et l'on continue pendant des mois et des années ; la haute montagne, trouvant son origine dans la poussière de sa base, s'élève jusqu'aux nuages qui flottent dans le ciel : ainsi a grandi la poésie... »

Il y a un problème de la Poésie japonaise, dit M. Georges Bonneau, et si jamais problème fut en Europe mal posé, c'est celui-là.

L'honnête homme qui entr'ouvre l'écorce du cœur japonais reste surpris de la place privilégiée qu'y occupe la poésie. Non seulement, aux jours de fête, il n'est pas de paysan qui n'ait à cœur d'improviser son poème, mais à son lit de mort, le Japonais a pour dernière préoccupation de laisser de soi un dernier poème, le « Jisei ». Dans le domaine de l'édition poétique enfin, le tirage des ouvrages de qualité est de 20 à 40 fois supérieur à celui des ouvrages français de même valeur. Ce qui laisse songeur si l'on connaît d'autre part la faveur des multiples et considérables anthologies poétiques classiques, compilation impériale. Il est d'autre part évident, continue-t-il, qu'il ne s'agit pas d'un mode d'expression caduc. Les historiens les plus sévères accordent au Japon le bénéfice de 14 siècles d'une civilisation raffinée. Depuis le VII<sup>me</sup> siècle, les « Zanka » du Manyôshû ont nourri l'âme japonaise de la plus spirituelle et de la plus quotidienne des nourritures.

Nos contemporains ont eu tort de croire que la poésie japonaise était entièrement contenue dans le « haikai », (poème de dix-sept syllabes en trois vers), alors qu'elle comprend plusieurs formes métriques et autant de rythmes expressifs. De même il est faux d'avancer que la poésie japonaise ne vivrait que d'une impalpable fantaisie et trouverait sa forme suprême dans un symbolisme fermé, difficilement communicable.

M. Georges Bonneau s'élève encore contre cette assertion, que le caractère esthétique de l'écriture idéographique compte pour beaucoup dans l'originalité et la beauté de la poésie japonaise. Non seulement le nombre des caractères chinois employés dans la poésie japonaise ne dépasse pas 600 (alors que 1.387 caractères sont enseignés à l'école primaire), mais une règle rigoureuse, vieille de 1.300 ans, bannit de la Poésie japonaise classique tous les « kango » ou mots chinois. Seul ayant cours le « Yamato-Kotoba », ou langage national, antérieur à l'importation des idéogrammes, et auquel l'idéographie n'a été que superposée. Raison pour laquelle les poètes écrivent naturellement en « kana », ou écriture phonétique », les idéogrammes chinois

maniable et parfaitement présenté, les plus beaux poèmes de la Collection Yoshino. Laquelle, bien que composée de pièces minutieusement triées, est tirée à un si petit nombre d'exemplaires qu'elle en demeure quasiment confidentielle.

On sait que le poète japonais, fort épris de sincérité, n'écrit jamais sans savoir pourquoi, ni sans mesurer sagement son inspiration. De ce fait, le seul genre qu'il conçoit est l'expression rapide de quelque intime émotion, notée en quelques touches puissantes ou délicates. Cette brève effusion lyrique terminée il s'arrête, n'éprouvant pas le besoin de développement. De même façon, en présence d'un beau spectacle ou devant la naissance d'un sentiment profond, les prosateurs du Yamato s'élèvent au plan poétique sonore, pour revenir à la prose murmurante avec la chute de l'enthousiasme.

— Ki-no Tsourayouki, auteur de la première prose japonaise ayant un caractère proprement littéraire, « la préface du « Kokinnshou » » (1), y peignit de cette façon exquise l'essence du lyrisme nippon :

*« La poésie du Yamato a pour semence le cœur humain, d'où elle se développe en une myriade de feuilles de parole. En cette vie bien des choses occupent les hommes : ils expriment alors les pensées de leur cœur au moyen des objets qu'ils voient ou qu'ils entendent. A écouter la voix du rossignol qui gémit parmi les fleurs ou celle de la grenouille qui habite les eaux, quel est l'être vivant qui ne chante une poésie ? Sans effort, la poésie émeut le ciel et la terre, touche de pitié les dieux et les démons invisibles ; elle sait rapprocher l'homme de la femme et apaise le cœur des farouches guerriers. Cette poésie existe depuis l'ouverture du ciel et de la terre. Mais celle que nous possédons fut inaugurée, dans le ciel éternel, par Shita-térou-himé (2), et sur la terre féconde en métaux, par l'auguste Souça-no-wo (3). Au temps des dieux puissants et rapides, la mesure des mots n'était pas encore fixée : la forme était sans recherche, et le sens difficile à pénétrer. C'est à l'âge humain que l'auguste Souça-no-wo commença de composer la poésie en trente et une syllabes. Ainsi la poésie se développa, assemblant les paroles pour exprimer les*

(1) Le « Kokinnshou », (Recueil de poésies anciennes et modernes), fut la première des anthologies publiées par ordre impérial au cours de la période de Héiam. Il se compose de 1.100 pièces, donnant un clair aperçu de la poésie sentimentale produite par la vie raffinée de la cour impériale. Tous ses hôtes, courtisans, généraux, dames d'honneur et fonctionnaires de tous grades, également lettrés, rivalisaient alors d'habileté poétique et calligraphique. Le « Manyosko », chronologiquement le premier de tous les recueils classiques, date de cette période de Nara, dite « Le Siècle d'or », où la littérature n'avait pas encore amoindri la poésie. Par rapport au « Kokinnshou » raffiné quant au fond mais factice dans la forme, le « Manyosko » exprime la grande poésie des cœurs neufs, l'observation sincère de la nature et de l'humanité. (Gabriel Revon.)

(2) « La Princesse rayonnante d'en dessous ». Mythologie du Yamato. Rituel du Shinntô (La « Voie des Dieux »).

(3) « L'auguste mâle impétueux » dieu gouverneur de la Plaine des Mers, auquel ses exploits cruels valurent d'être châtié par les dieux suprêmes, et de devenir le dieu des enfers. Mythologie du Yamato. Rituel du Shinntô.

cette assertion, que le caractère esthétique de l'écriture idéographique compte pour beaucoup dans l'originalité et la beauté de la poésie japonaise. Non seulement le nombre des caractères chinois employés dans la poésie japonaise ne dépasse pas 600 (alors que 1.387 caractères sont enseignés à l'école primaire), mais une règle rigoureuse, vieille de 1.300 ans, bannit de la Poésie japonaise classique tous les « kango » ou mots chinois. Seul ayant cours le « Yamato-Kotoba », ou langage national, antérieur à l'importation des idéogrammes, et auquel l'idéographie n'a été que superposée. Raison pour laquelle les poètes écrivent naturellement en « kana », ou écriture phonétique », les idéogrammes chinois n'étant employés que pour rompre la monotonie des « kana » et raccourcir aux yeux les vers qui, comportant trop de signes phonétiques, apparaîtraient trop longs. L'Idéographie, redoutée des traducteurs, ne serait donc en rien responsable de la pauvreté des adaptations de poèmes. La Poésie japonaise étant, comme toute poésie, humaine, universelle, *connaissable !*

Cher Georges Bonneau ! Son combat est si bon que nous lui laissons volontiers la parole.

Ainsi le désaccord entre original et traduction proviendrait de ce que le jugement et le langage commun confondent « sens » et « traduction », ce qui, dangereux dans l'ordre du discours où l'essentiel est construction, période et mouvement, devient hérétique quand il s'agit d'un texte poétique. Le poème se différenciant de la prose par des valeurs non pas étrangères mais *complémentaires* au sens brutal des mots : quantité, rythme, images, sonorités.

Si dans notre Poésie occidentale la notion de sens est déjà par rapport à la notion de traduction une notion toute relative, cette relativité se multiplie à l'infini dès qu'on aborde aux brumes de la Poésie extrême-orientale. Tandis qu'en Europe, toute considération d'esthétique écartée, un mot reste un mot, il n'en va pas de même en Extrême-Orient où la *vérité immédiate* est qu'une chose est *toujours à la fois elle-même* et autre chose, au même moment et sous le même rapport ; ce qui n'est autre que le principe de la méditation bouddhique. Ainsi, tandis que la Poésie occidentale, appuyée sur la raison, se meut dans l'image, la Poésie extrême-orientale se déroule dans le symbole. Fait d'ordre universel, non seulement le poème japonais contient plus que la somme des mots qui le compose, mais encore, et ceci est un fait particulier, le sens profond du poème peut ne rien devoir au sens des mots qui le composent.

Malgré une telle complexité de nature, la Poésie japonaise peut être clairement et excellentement traduite, si l'on ne réduit pas la traduction au seul sens du poème.

Le sens du poème japonais étant non dans la suite de ses mots mais dans son ambiance, celui-ci *relève de l'enquête*. Mais cette ambiance étant retrouvée, la traduction réelle (qui n'est autre que la transposition de l'œuvre originale dans une langue de génie différent), ne relève que de la technique. Dès lors,